

Il a déboulé feux éteints pour créer la surprise. Et happen un maximum de passants. Le long de la baie des Anges, ce soir-là, l'ambiance est festive et la foule, dense, déambule dans le calme. Beaucoup de familles sont venues admirer le feu d'artifice. Elles sont sur le chemin du retour quand le 19-tonnes loué par Mohamed Lahouaiej-Bouhlel commence sa course folle : 1847 mètres et 4 minutes 17 d'horreur. Nos reporters ont eu accès aux images issues de la vidéosurveillance de la ville. Le terroriste va piloter son véhicule comme un engin de mort, laissant dans son sillage des corps gisant sur le bitume. Parmi eux, des enfants. Le plus jeune avait 2 ans. Un an après la tragédie sanglante, les vies et les corps tentent de se reconstruire.

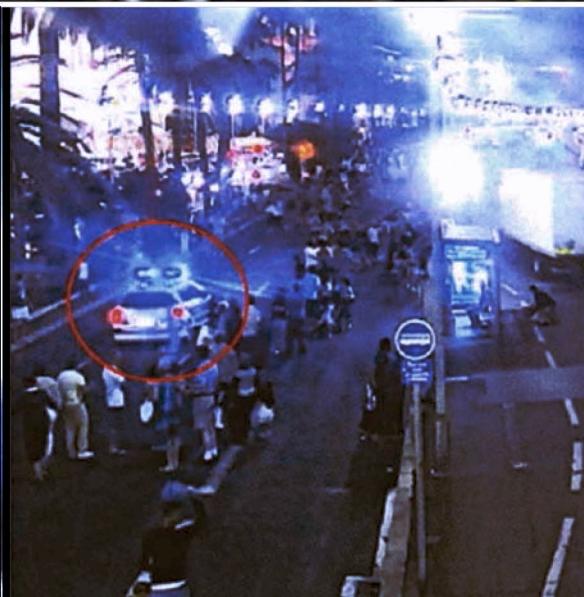
IL Y A UN AN, SUR LA PROMENADE DES ANGLAIS, UN TERRORISTE MASSACRAIT 86 PERSONNES. NOUS AVONS RETROUVÉ LES IMAGES DU DRAME. ET LES SURVIVANTS

22 H 34 MIN 21 S *La fête se termine. Les promeneurs n'ont pas encore conscience du danger. Le camion roule sur la Promenade depuis une minute.*

Il vient de monter sur le trottoir et fait plusieurs embardées pour percuter les passants.



**Photo interdite
par décision de Justice
du 13 juillet 2017**



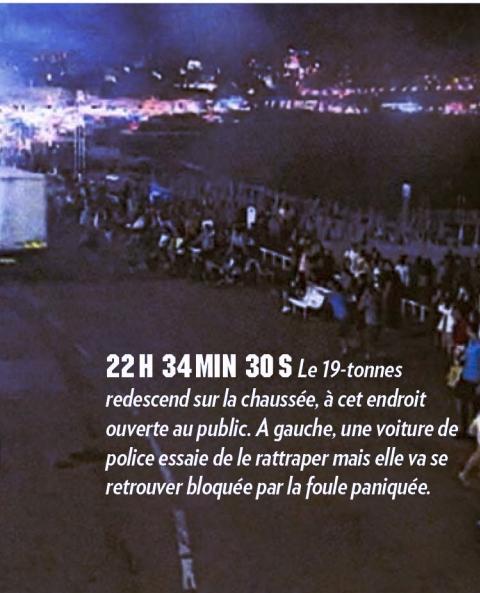
NICE 14 JUILLET 2016

SOUDAIN LE CAMION KAMIKAZE



Photo interdite
par décision de Justice
du 13 juillet 2017

22 H 34 MIN 30 S Le 19-tonnes redescend sur la chaussée, à cet endroit ouverte au public. A gauche, une voiture de police essaie de le rattraper mais elle va se retrouver bloquée par la foule paniquée.



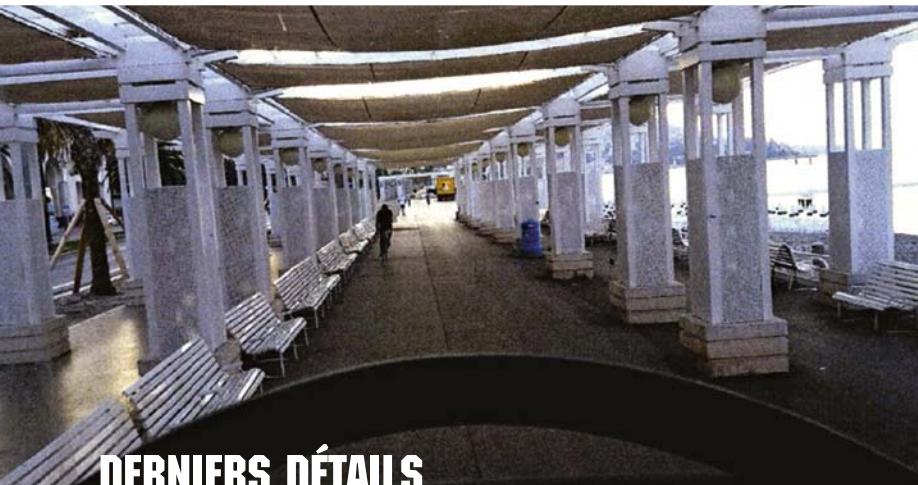
DEPUIS 14 MOIS, LAHOUAIEJ-BOUHLEL PHOTOGRAPHIAIT LES LIEUX POUR PRÉPARER SON CRIME



REPÉRAGES UN AN AVANT...

15 MAI 2015 Ses investigations commencent à cette date. Jusqu'au 21 août, il prendra de multiples clichés de la Promenade. Comme ici, au carrefour du jardin Albert-Ier.

17 MAI 2015 Près du marché aux fleurs. Au total, 71 prises de vue seront retrouvées dans son portable, dont celles durant le feu d'artifice du 15 août 2015.



DERNIERS DÉTAILS...

12 JUILLET 2016, 6H44 Au volant du 19-tonnes à l'entrée d'une des trois pergolas blanches qui longent la Promenade. Bouhlel en évalue la hauteur pour voir si le camion peut passer au-dessous. Impossible.

13 JUILLET 2016, 6H55 Le camion monte sur le trottoir et roule au ralenti en direction des pergolas. Le jour de l'attentat, il slalomera entre les structures. Pour ne pas se faire remarquer, Bouhlel choisit les heures de livraison.



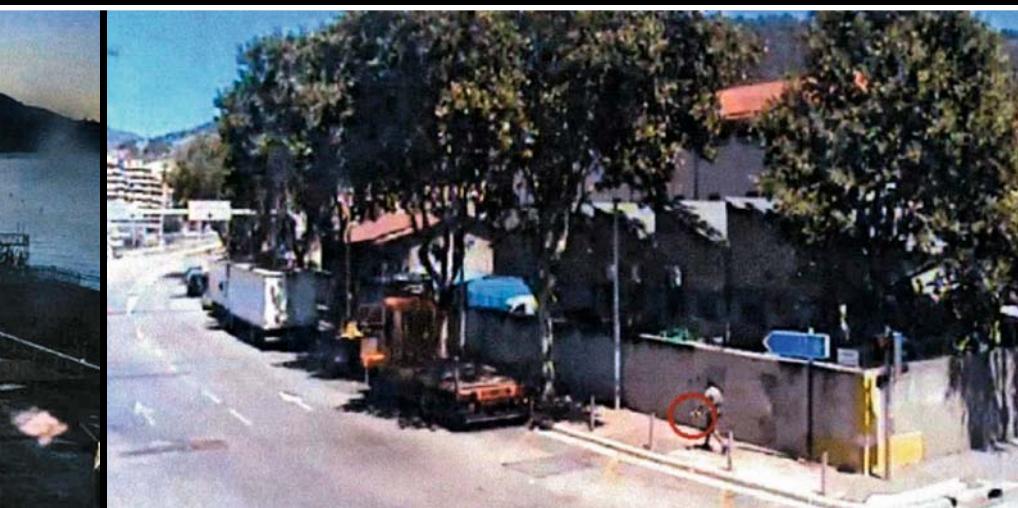
EXPERTISE BALISTIQUE...

14 JUILLET 2016, 22H37 Mohamed Lahouaiej-Bouhlel, 31 ans, est abattu par la police de 12 balles.

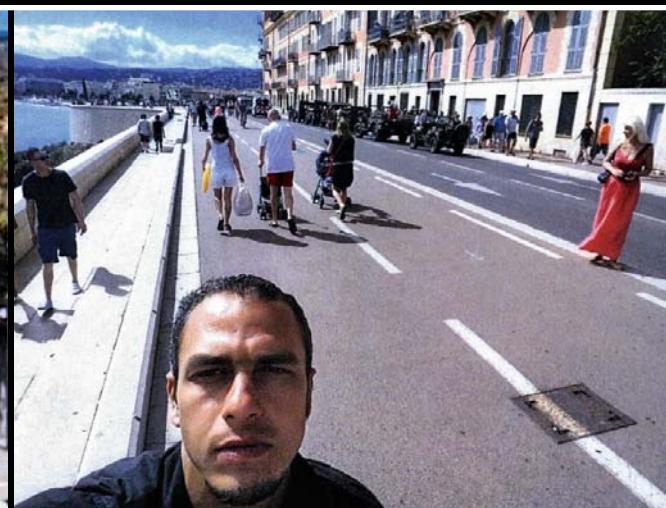
Les armes retrouvées dans le camion. Toutes sont factices, sauf le pistolet semi-automatique 7,65 mm (à côté de la grenade).



14 JUILLET 2015 Mohamed Lahouaiej-Bouhlel est déjà sur la promenade des Anglais un an avant l'attentat, pour photographier la foule en fête. Au loin, la façade illuminée du Palais de la Méditerranée où s'arrêtera la course macabre de son camion.



13 JUILLET 2016, 13 H 58 Boulevard Jean-Baptiste-Vérany, près de la gare. Le terroriste se dirige vers le camion, loué deux jours plus tôt. Il stationnera toujours à la même place jusqu'à l'attentat.



14 JUILLET 2016, 16 H 42 Un selfie réalisé six heures avant son carnage. Avec, derrière lui, des véhicules militaires et des fourgons de police. Comme un défi.



Le véhicule a essuyé au moins 53 impacts de balles, dont une majorité dans le pare-brise.



Antoine Silletta au centre de convalescence Atlantis de Nice, en septembre 2016, avec deux bottes de marche et un corset pour soulager sa blessure à une vertèbre. Il achetait des pralines quand le camion lui a roulé dessus (en haut, de dos en blanc).



CERTAINS BLESSÉS SEMBLENTE AVOIR TOURNÉ LA PAGE, D'AUTRES TÉMOINS VIVENT DANS UNE ANGOISSE PERMANENTE. TOUS ONT MIS LEUR VIE ENTRE PARENTHÈSES

LE PASSAGE DE LA MORT A D'ÉTRANGES POUVOIRS: PARFOIS DES COUPLES SE SÉPARENT, D'AUTRES SE RETROUVENT

PAR JACQUES DUPLESSY ET ARNAUD GUIGUITANT

Son corset et ses attelles lui ont valu le surnom de «Robocop». Allongé sur une table d'examen, deux électrodes branchées sur ses pieds, Antoine Silletta, 62 ans, est un peu la mascotte du centre de médecine physique et de rééducation de Nice. Un survivant, maçon à la retraite, qui doit au hasard, ou au destin, d'être encore vivant. Le jour de l'attentat, le 19-tonnes lui est passé dessus. Ce moment, il le revit en boucle: «Je me trouvais en face de l'hôtel Negresco, j'achetais des pralines à un stand de confiseries. Il y avait un monde fou. Tout à coup, les gens s'écartent et courrent. Le camion fonce droit sur nous. Dans la panique, je tombe par terre. Et là, je vois ses énormes roues. Le pot d'échappement frôle ma tête.» Ses deux pieds et sa jambe droite seront écrasés. Comment fuir? Impossible de se relever. «J'étais couvert de sang. Je suis resté couché à côté des morts et des personnes agonisantes.» Transporté dans les salons du Palais de la Méditerranée, transformé en hôpital de campagne, il va assister, impuissant, au combat des secouristes pour sauver des vies. «Moi, je n'étais pas le plus en danger. Je me considère comme un miraculé.» Il devra réapprendre à marcher.

Antoine a passé les quatre premiers mois hospitalisé au centre de convalescence Atlantis. Il y a rencontré un autre rescapé, Gaetano Moscato, un Italien,

qui est devenu un copain. Gaetano, lui, a perdu une jambe, mais a sauvé ses deux petits-enfants en les poussant hors de la trajectoire du camion. Chez lui, près de Turin, il nous expliquera: «Ma jambe était en morceaux. Je les ai "recollés" en espérant que les médecins allaient peut-être pouvoir la réparer, mais ils m'ont amputé le soir même. Ce qui compte, c'est que je sois vivant et fier de ce que j'ai fait.»

Les deux hommes ont gardé le contact. Se soutenir, c'est ce qui rend les victimes plus fortes. Le chemin vers la vie normale. «Je suis retourné sur la Prom' sans problème, dit Antoine. Psychologiquement, ça va. Mais je sais que le traumatisme, un jour, refera surface.» Son psy lui a expliqué que son cerveau s'était «mis en sécurité». Son

ex-femme, qui habite le même immeuble, l'aide au quotidien. Quand elle l'écoute, elle a les larmes aux yeux. «Dieu merci, nos deux enfants ont toujours leur père.» Le passage de la mort a de drôles de pouvoirs. Parfois, des couples se séparent, d'autres se retrouvent.

Un an après l'attentat, les quelque 400 blessés de Nice se reconstruisent. Péniblement. Peu acceptent de parler, par peur de se remémorer ces instants. «Je fais des cauchemars depuis que vous m'avez appelé. Je ne veux pas revivre ce calvaire», nous a expliqué l'un d'eux. D'autres, au contraire, ont fait le choix de témoigner. C'est le cas de Patrick Richard, 32 ans, et de sa compagne, Alexie Deloffre, 31 ans. Ils forment un couple soudé par l'épreuve. La jeune femme, vendeuse (*Suite page 60*)

Abdallah Kebaier et sa compagne Françoise chez eux, à Nice. Gravement blessé, Abdallah a quand même eu la force d'assister au mariage de leur fille Monia deux jours après l'attentat.





dans un grand hôtel, veut changer de travail, voire quitter Nice. Il rêve de prendre un nouveau départ.

Martine Car dans les jardins du monastère de Cimiez, à Nice. Témoin de la tuerie, elle est toujours en état de choc : « Désormais, j'ai peur de tout. »

Il y a ceux qui restent marqués dans leur chair et d'autres dont les blessures sont invisibles. Martine Car en fait partie. Elle nous a donné rendez-vous dans les jardins du monastère de Cimiez, sur les hauteurs de Nice. « J'ai besoin de calme et de paix pour parler. » Elle se souvient de l'attentat comme s'il avait eu lieu la veille. Elle pleure, tremble devant l'objectif, mais tient quand même à raconter son calvaire. « Quelque chose en moi est mort. J'ai vu tellement de corps que je ne considère plus la vie de la même façon. » Elle était en état de choc : « Je ne pouvais plus parler ni marcher. » Un an après, elle reste traumatisée et consulte régulièrement un psychologue et un psychiatre. « Je prends des antidépresseurs et des cachets pour dormir. Pour oublier le bruit des roues qui écrasaient les gens, j'ai fait de l'hypnose. Ce bruit qui m'obsédait, j'ai réussi à m'en libérer. Mais je ne peux plus aller sur la Prom', j'aurais l'impression de marcher sur des cadavres. » Cette chrétienne a éprouvé le besoin de participer à des réunions interreligieuses avec d'autres victimes, de toutes confessions. « C'est important de partager notre souffrance, mais aussi notre foi en l'humanité. Les religions doivent s'entendre et refuser l'extrémisme. » Elle n'a pas pu reprendre son travail d'assistante dentaire : « Je ne supporte plus la vue du sang... Mais, à 60 ans, qu'est-ce que je vais pouvoir faire ? » De la vie, elle n'attend plus grand-chose : « L'argent du fonds d'indemnisation ? Je m'en fous, ma vie est foutue. J'ai peur de la foule, des transports publics. Parfois, je pense au suicide. On se sent comme des extraterrestres maintenant, on est vulnérables. On me dit que j'ai la chance d'être vivante. Mais pour quelle vie ? Avant, j'allais au concert, à l'Opéra. Maintenant, j'ai peur de tout. On est en guerre et on ne s'en rend pas compte. »

Alexie Deloffre et Patrick Richard chez eux, à Nice. Sur la table, des jouets de leur fils, miraculeusement indemne. Alexie a été gravement blessée, Patrick ne peut pas se remettre de ce qu'il a vu.



en cosmétiques, a été percutée de plein fouet. Au moment de l'accident, elle tenait dans ses bras son fils Fabio, 18 mois. « Je ne me rappelle absolument rien, nous confie-t-elle. Par instinct maternel, j'ai dû le serrer très fort contre moi pour le protéger. » Patrick, lui, n'a pas été blessé. Mais il a assisté à toute la scène. C'est presque pire. Après avoir évité le véhicule, il se précipite. « Je vois mon fils indemne. Mais ma femme convulse. Elle saigne derrière la tête et elle a une fracture ouverte de la jambe. » Cet ancien pompier militaire fait un rapide bilan. Il est persuadé que sa femme va mourir. Il lui faut prendre une décision. De son épouse ou de son enfant, lequel choisir ? « Je l'ai laissée là où elle était. Et je suis allé mettre mon petit en sécurité au Palais de la Méditerranée. Après, j'ai

retraversé la route. La police tirait sur le camion. Ma femme était inconsciente. Je l'ai portée et on lui a prodigué les premiers secours. » Cette scène, il ne cesse de la revivre alors qu'il est à son chevet, à la veiller. Il doit tenir coûte que coûte pour s'occuper de leur enfant. Alexie souffre d'un double traumatisme crânien et passe un mois en réanimation, puis quatre à l'hôpital. Mais, aujourd'hui, elle peut retourner sur la Prom' sans rien éprouver. Elle envisage même de reprendre son travail et de « revenir à la vie d'avant ». Pour lui, ce n'est pas la même chose. On dirait qu'il « s'autorise » seulement à craquer : « J'ai des crises d'angoisse, je fais des cauchemars. J'ai dans la tête le visage d'une femme écrasée et ces gens qui rampent au sol pour s'échapper. » Patrick, agent de sécurité

loges, assis sur la terrasse du Palais de la Méditerranée. «On a entendu du bruit. J'ai vu des gens au sol. Et puis ça s'est mis à tirer, se rappelle Sandrine. Le camion était devant nous. On s'est cachés sous la table, car on avait peur que d'autres terroristes viennent nous tuer.» Ils resteront confinés à l'intérieur jusqu'à 2 heures du matin, moment où on leur dira qu'ils peuvent enfin rentrer chez eux. Alors, ils reprennent la Promenade à scooter. «Je priaient. Il y avait des draps et des draps, ça n'en finissait plus.» Formatrice en secrétariat pour adultes handicapés, Sandrine n'est jamais retournée travailler. Un de ses stagiaires a été tué, des collègues ont perdu des proches. L'avocat du couple, M^e Valentine Juttner, se bat aujourd'hui pour faire reconnaître à ses clients le statut de victimes. «Le procureur considère qu'ils n'étaient pas sur la voie publique, donc pas dans le périmètre défini par les autorités. On attend la décision du juge.»

Nombreux sont ceux pour qui la vie s'est figée, un peu comme s'ils étaient morts malgré leur cœur qui bat. Pour d'autres, elle est plus forte que tout. Au téléphone, Kamel Sahraoui, 27 ans, s'excuse de décaler l'interview : «Ma femme vient d'accoucher. On se verra à notre retour de la maternité.» Et pourtant, il y a un an, il perdait sa fille de 2 ans, sa mère et un neveu de 8 ans. A l'époque, il s'était séparé de sa femme. Le soir du 14 Juillet, ayant la garde de leur fille, il l'avait emmenée au feu d'artifice. La fillette est morte sur le trottoir. Il a veillé son corps, seul, toute la nuit, jusqu'à 8 h 15, heure à laquelle les policiers de l'unité médico-légale lui ont demandé de partir. Pendant des mois, Kamel ne pourra pas s'endormir avant cette heure fatidique. Il doit organiser les funérailles des siens, veut faire rapatrier la dépouille de sa mère en Algérie. Les sociétés de pompes funèbres n'ont pas honte de gonfler leurs prix, elles savent



Gaetano Moscato, chez lui à Chiaverano, près de Turin, essaie de prendre la vie du bon côté. Il a perdu une jambe, mais a sauvé ses deux petits-enfants.

que l'Etat paiera. Avant, Kamel était conseiller financier. Lui non plus ne voulait pas retourner à son travail. Surtout, il veut déménager. Trop de souvenirs dans l'appartement lui rappellent sa

fille. «On me demandait les fiches de paie. Je proposais de régler un an de loyers d'avance, car j'avais l'argent du fonds de garantie. Les propriétaires refusaient. Ils étaient désolés, bien sûr, mais

Martine se fiche de l'indemnisation. Pour elle, sa vie est foutue. Parfois elle pense au suicide

dans la limite de leur intérêt. J'ai donc dû reprendre mon activité en décembre, contraint.» La vie, pourtant, lui a fait un cadeau qu'il n'attendait pas : le malheur l'a rapproché de son ex-femme. «On s'est remis ensemble, on partageait la même tristesse. Et puis on est devenus à nouveau parents... On a du mal à réaliser qu'on a désormais une petite fille.»

Abdallah Kebaier, lui, s'est bien promis que l'attentat ne lui volerait pas, en plus, le mariage de sa fille Monia, quarante-huit heures après le drame. A l'hôpital, où il souffre de sept côtes cassées, d'un traumatisme crânien, d'un déplacement du foie et du pancréas et d'hématomates sur tout le corps, il l'a même annoncé au président Hollande : «La seule chose que je lui ai dite, c'est : «Il faut que je sorte pour le mariage.» Et le samedi, il s'est levé. Il tenait à peine sur ses jambes, avait du mal à respirer. Les médecins ont exigé qu'il signe une décharge et l'ont mis en retard. Bouleversé de le voir arriver comme un fantôme, l'adjoint au maire a célébré la cérémonie une seconde fois, pour lui permettre d'entendre le «oui» de sa fille. «Je savais que c'était le jour le plus important de sa vie. Je ne voulais pas qu'elle annule la cérémonie. Même si j'avais mal partout, il fallait que je sois présent.» Quelques heures plus tard, il était de retour à l'hôpital. A bout de forces, il s'est écroulé sur son lit, épuisé mais prêt pour une longue convalescence. ■

Jacques Duplessy et Arnaud Guiguitant
 @jacquesduplessy



Kamel Sahraoui est de nouveau papa. Le drame l'a rapproché de son ex-femme, la mère de leur petite fille de 2 ans tuée dans l'attentat.

Ci-contre : Sandrine et Serafino Londino de retour sur la Promenade. Ils ont tout vu et restent traumatisés. Ils se considèrent comme des victimes, même s'ils n'ont pas été touchés dans leur chair.